Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 43 (1938)

Artikel: Tristesse

Autor: Gautier, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549820

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

TRISTESSE

Son cœur était blasé, son cœur était malade Trop précoce, tenant la coupe des plaisirs, Ne sachant pas encor modérer ses désirs, Il avait tout goûté. Son cœur était malade. Un soir, il rêvait seul au bruit de la cascade Et voici ce qu'il dit avec de longs soupirs:

J'étais encore enfant, j'ignorais la souffrance, Je n'avais d'autre bien que ma chaste innocence, L'amour de mes parents et mes folles chansons. Croyant encore en Dieu comme on croit en son père. Et n'ayant jamais vu de femme que ma mère, Mon cœur était plus pur que le lis des buissons.

Ainsi je vis venir ma brune adolescence. Il me fallut alors quitter mon indolence, Et mes courses sans but, et mes rêves dorés; Il me fallut, armé d'un bâton de voyage, Dans les sentiers du monde, au travers de l'orage, Diriger en pleurant mes pas mal assurés.

Et je l'ai vu, ce monde, et son haleine impure, Trop longtemps a terni ma blonde chevelure; Elle a couvert mon front d'une morne pâleur; La sève de mon corps s'est glacée avant l'heure, Hélas, j'ai bien souffert, je souffre encore, je pleure, Et je ne crois plus au bonheur.

J'ai vu le despotisme opprimer la justice, Proscrire le génie, encourager le vice; J'ai vu la trahison marcher, le front levé, J'ai vu le bagne impur regorger de coupables, J'ai vu que les bourreaux étaient indispensables, J'ai vu le sang humain arroser le pavé.

J'ai vu l'homme, aveuglé de haine et de colère
Saisir la croix du Christ pour terrasser son frère,
J'ai vu, le front d'envie et d'orgueil revêtu,
Passer la courtisane, et les rois lui sourire.
— Oh! le monde est maudit, puisqu'il me force à dire:
Je ne crois plus à la vertu!

Et comme, ne voyant que forfait et misère, Mon cœur roulait souvent une pensée amère, Comme il avait besoin d'un cœur pour s'épancher, Il aima! Pauvre cœur à vingt ans qui se brise! Qui jadis adorait, qui maintenant méprise, Que la douleur a fait plus dur que le rocher.

J'aimais donc une vierge Douce comme la nuit, belle comme l'aurore, Que de tous ses parfums Dieu semblait parfumer. Son regard me faisait tressaillir d'espérance, Je pleurais. Je croyais, naïve confiance! Que puisque je l'aimais elle devait m'aimer.

Et pourtant tu l'as dit, que tu m'aimais! Perfide, Et ta bouche mentait à mon cœur trop candide, Et mon illusion n'a duré qu'un seul jour. O femme qui nous trompe et puis qui nous oublie, Qui joue avec nos cœurs, qu'aucun lien ne lie, Je ne crois plus à ton amour.

O vous dont j'aime tant l'insouciant langage, Vous qui deviez m'aider dans mon pèlerinage Mes amis de vingt ans, qu'êtes-vous devenus? Pourquoi ne vois-je plus vos traits et vos sourires, Et vos chants que j'aimais et vos joyeuses lyres, Pourquoi ne les entends-je plus? Amis, heureux amis, vous qui riez encore, Vous qui n'avez pas bu la coupe d'ellébore, Amis, heureux amis, m'avez-vous oublié? Hélas! le sort pour moi n'a-t-il donc que misère, Et me réservait-il pour souffrance dernière De ne plus croire à l'amitié!

Hélas! vivre ici-bas sans amis, sans amie, Ne voir autour de soi que crime, qu'infamie! Ne plus croire au bonheur et l'espérer pourtant! Seigneur! Seigneur! Sais-tu ce qu'un pauvre cœur souffre, Sais-tu que bien souvent on regarde le gouffre Où le trépas, la fin de nos maux nous attend.

Oui, souvent j'ai voulu tromper ma destinée, Oui, souvent j'ai posé la main sur la poignée De ce poignard aigu que je cache en mon sein, Souvent je t'ai maudite, ô fatale jeunesse! Souvent mon œil a lui d'une sombre tristesse En voyant scintiller cette lame d'airain!

Mais toujours, au moment où de sa main de flamme, L'ange du suicide allait brûler mon âme Une voix a parlé, j'ai fléchi le genou O c'est que cette voix est une voix céleste Et dans mon abandon quelque chose me reste, Seigneur! je crois encore en vous!

PAUL GAUTIER.